

FEUILLETON.

LES
BIENFAITS DE L'ÉPARGNE.

CHAPITRE II.

FÊTE DE FAMILLE.

Suite.

Lorsque le calme fut rétabli, le père de Charles remercia vivement M. Vincent des préceptes qu'il venait de retracer, et qui étaient de nature à faire aimer aux enfants le travail et l'ordre, qualités si essentielles en ce monde.

On s'étendit longtemps sur ce thème, en citant beaucoup de personnes qui pouvaient servir d'exemple.

Charles, Victor et Louise déclarèrent qu'ils voulaient se rappeler toujours les conseils qui leur étaient donnés, et promirent de les suivre dans l'avenir.

«Très bien, mes enfants, reprit le père Vincent ; mais il vaut encore mieux commencer tout de suite ; pour cela il suffit d'acheter chacun une tirelire, afin d'y placer vos économies ; si faibles qu'elles soient, elles seront précieuses ; les petits ruisseaux ne font-ils pas les grandes rivières ?»

La proposition fut accueillie avec joie, et dès le lendemain les trois petites caisses d'épargne étaient installées.

CHAPITRE III.

PROJETS D'ÉPARGNE.

Charles et Victor allaient entrer dans leur treizième année ; leurs parents durent alors songer à les mettre en apprentissage, ainsi que l'avait prévu le père Vincent.

Bien qu'ils fussent tous deux fils d'artisan, ils avaient été élevés dans des conditions morales différentes, qui devaient exercer une grande influence sur le choix de leur métier, et par suite sur toute leur vie.

M. Joly, simple ouvrier menuisier, n'avait qu'un salaire modique ; mais il ne perdait pas une journée ; connaissant exactement ses ressources, il réglait ses dépenses sur son gain et ne demandait jamais rien à personne.

L'esprit d'ordre était donc sa principale qualité, et il s'efforçait de la transmettre à son fils.

M. Legrand gagnait des journées bien supérieures ; mais, par contre, il était soumis à des chômages accidentals et

même à des morto-saisons quelquesfois prolongées.

On sait que l'habitude est une seconde nature ; aussi, d'un caractère un peu insouciant par lui-même et aimant le contraste, il s'était conformé à ces alternances de repos et de travail excessif, au point de préférer à toute autre cette vie accidentée. S'il éprouvait un jour quelque gêne, il jouissait le lendemain de l'abondance qui se présentait.

On retrouvait chez Victor la même disposition naturelle, et l'exemple qu'il avait sous les yeux ne pouvait que la développer.

Cette divergence dans les vues et les habitudes des deux pères de famille s'accrut vivement, lorsqu'il fallut déterminer les professions que devaient suivre les deux enfants.

«Voyez-vous, monsieur Legrand, dit le père Joly, ce qu'il faut à mon fils, c'est un bon gros métier, qui marche régulièrement. On gagne peut-être moins chaque jour ; mais on rapporte toujours sa paye à la fin de la semaine ; Charles entrera chez M. Durand, mon patron, et il sera placé sous la direction du bon et digne père Vincent.

—Quant à moi, je vise plus haut pour Victor, reprit M. Legrand. C'est un garçon plein d'imagination, à qui il faut du mouvement, de la liberté, et je veux lui faire suivre une profession moitié industrielle, moitié artistique, où l'on reçoit non pas cent sous par jour, mais le double et même le triple, quand on est bon ouvrier : j'en ferai un sculpteur.»

M. Joly, peu convaincu qu'il fût aisé d'obtenir de telles journées, ne put s'empêcher de hocher la tête et de dire : «Cela paraît bien beau, et je ne crois pas qu'on puisse tenir tous les jours dans la main, en belles espèces sonnantes, le salaire dont vous parlez. Si vous me permettez, mon ami, de vous exprimer un avis, je crois que vous ferez peut-être bien, avec l'esprit aventureux et imprévoyant de Victor, de lui donner un métier plus régulier.»

M. Legrand, un peu piqué, fit comprendre que son projet était arrêté, et ils se séparèrent.

Quoi qu'il en fût de ces réflexions, deux mois plus tard Charles travaillait à l'atelier de menuiserie, et Victor était apprenti chez un sculpteur ornemaniste.

Plusieurs années s'écoulèrent, et Louise devenue jeune fille, entra de son côté chez une couturière.

Nos jeunes amis ne se virent plus guère que le dimanche, chez leurs parents. Pendant l'été, ils allaient avec eux à la campagne et rentraient toujours contents de leur promenades dans les bois et les

près, d'où ils rapportaient une provision d'air et de santé pour toute la semaine.

A dix-sept ans, l'apprentissage terminé, Charles et Victor étaient devenus ouvriers.

Pendant les années suivantes, la vie du premier changea très peu ; il prenait part avec des amis bien choisis aux distractions de son âge ; mais il se plaisait surtout auprès de sa famille et de Louise, qui était alors une grande et jolie jeune fille.

Les habitudes de Victor se modifièrent considérablement, au contraire ; il se lia avec des camarades de même profession, plus amis du plaisir que du devoir. C'était cependant un honnête garçon, et ses irrégularités de conduite se bornaient à des alternatives de dépenses et de travail, à des folies de jeunesse, lorsqu'il se croyait riche, suivies de privations réelles quand il avait épuisé ses ressources. Il voyait rarement les familles Joly et Blanchard, et Charles, qui avait pris part à plusieurs de ses parties sans y trouver toujours une véritable satisfaction, recherchait beaucoup moins que par le passé les occasions de se trouver avec lui.

Souvent ils s'étaient rappelés entre eux le discours dont le père Vincent avait cité les principaux passages au moment de leur sortie de l'école ; et, dans l'un de leurs dernières rencontres, ils se demandèrent s'ils s'étaient conformés aux sages conseils donnés et s'ils avaient tenu leur promesses à ce sujet.

«Pendant les premiers temps, s'écria Victor, j'ai mis bien des sous dans ma tirelire et même quelque pièces blanches ; mais souvent aussi j'ai manqué à ce devoir. Puis un jour, après six mois, j'ai vu que je n'avais pas réuni douze francs ! Bah ! me suis-je dit autant m'arrêter ; lorsque je serai ouvrier et que j'aurai de bonnes journées, il me sera facile de me rattraper. J'ai donc cessé.

—Je t'avouerais que j'ai eu un moment la même pensée, répliqua Charles ; mais j'ai persisté, et je suis sorti victorieux de la lutte. Toutefois je ne te cacherais pas que j'ai parfois oublié la tirelire, de sorte que mes économies seraient peu importantes si, depuis que je suis ouvrier, je n'avais augmenté mes versements. De plus, pour mettre ma petite réserve à l'abri de toute tentation, je l'ai placée à la caisse d'épargne, au lieu de la garder sous la main ; de cette manière, je n'y toucherai jamais quo pour un besoin réel et non pour un motif futile.

—Ma foi, reprit Victor d'un ton dégagé, c'était bien mon intention le jour où je suis devenu ouvrier, et je me le suis dit cent fois ; mais je ne sais comment cela se fait, je n'ai pas encore pu parvenir à